

92 MERCURE DE FRANCE.

C'est comme qui dirait l'Etrenne après les
Rois.

Et par une méchante Piece,

J'ai pris, graces au mal qui me tient au colet,

Hippocrate pour Hippocrène :

Ah ! que clisteriser, purger, ouvrir la veine,

Est un important Trioler !

C'est pourtant celui * d'Avicenne.

TRIOLETS.

Musc folâtre qui chantez

Auprès de la Samaritaine,

Faites vos liberalitez ;

Musc folâtre qui chantez,

Venez donner à nos Beutez,

Quelque gentillesse d'Etrenne,

Musc folâtre, qui chantez

Auprès de la Samaritaine.

Pour Bijoux, pour Colifichets,

Elles ne s'y doivent attendre ;

Gens comme nous ne sont pas faits

** Medecin Arabe, & Patriarche de tous ces
méchans Cuisiniers, que nous appellons Apo-
tiquaires.*

Poug

Pour Bijoux , pour Colifichets :
 Mais pour des avis , des souhaits ,
 J'en ai pleine Barque à revendre :
 Pour Bijoux , pour Colifichets ,
 Elles ne s'y doivent attendre.

Aux Belles.

Doux charme du cœur & des yeux ,
 Pour vaincre , il ne faut que paroître :
 Tout grimacer est odieux ,
 Doux charme du cœur & des yeux.
 Une Beauté plaît d'autant mieux ,
 Qu'elle se picque moins de l'être :
 Doux charme du cœur & des yeux .
 Pour plaire il ne faut que paroître.

Aux Laides.

Vous que le monde a renoncé ,
 Et ne renoncez pas au monde ;
 Vous dont le regard est blessé ,
 Vous que le monde a renoncé ;
 Que le Ciel vous mette *in pace* ,
 Ou tout au moins qu'il vous refonde :
 Vous que le monde a renoncé ,
 Et ne renoncez point au monde.

Aux

94 MERCURE DE FRANCE.

Aux Brunnes.

Brune au regard picquant & fin,
Et dont l'air n'a rien qui ne plaise,
Vivant Portrait d'un Seraphin,
Brune au regard picquant & fin ;
L'Amour vous prépare la fin,
Que fit la Matrone d'Ephèse :
Brune au regard picquant & fin,
Et dont l'air n'a rien qui ne plaise :

Aux Blondes.

Voulez-vous tirer vos appas
D'une langueur qui les dégrade ?
Blondes Beutez, d'un mauvais pas,
Voulez-vous tirer vos appas :
Aimez, aimez ; c'est-là le cas,
Et vous n'aurez plus rien de fade :
Voulez-vous tirer vos appas,
D'une langueur qui les dégrade.

Aux Grandes.

Paris, ce beau Juge botté,
Si l'on croit les vieilles Legendes,
Donna le prix de la Beauté.
Paris, ce beau Juge botté,

A la plus belle Nudité,
 Au préjudice des plus grandes :
 Pâ ris ce beau Juge botté,
 Si l'on croit les vieilles Legendes.

Aux Petites.

Qui l'auroit crû, jolis Bijoux,
 Petites tailles de Bamboche,
 Que pour ruer les plus grands coups ;
 Qui l'auroit crû, jolis Bijoux,
 L'Amour se fût servi de vous,
 Comme de Pistolets de poche ?
 Qui l'auroit crû, jolis Bijoux,
 Petites tailles de Bamboche.

Aux Grasset.

Cheres Dondons, de vos appas,
 Qui ne respecteroit le faste,
 J'ai toujours fait beaucoup de cas,
 Cheres Dondons, de vos appas :
 Vous pouvez disputer le pas
 Avec le Panier le plus vaste :
 Cheres Dondons, de vos appas,
 Qui ne respecteroit le faste.

Aux

96 MERCURE DE FRANCE.

Aux Maigres.

Par un malheureux accident,
Quand on maigrit, quand l'œil s'enfonce,
D'un cœur navré, signe évident;
Par un malheureux accident,
Il faut danser en attendant,
Le corps ne pèse pas une once;
Par un malheureux accident,
Quand on maigrit, quand l'œil s'enfonce.

Aux Pâles.

Vous qui pechez par la couleur,
Où le Lis efface la Rose;
Je prends part à votre douleur,
Vous qui pechez par la couleur;
L'amour vous cause ce malheur,
Fâcheux effet d'aimable cause;
Vous qui pechez par la couleur,
Où le Lis efface la Rose.

Aux Rouges.

Un vieux Medecin de la Cour,
Disoit à Dame Cramoïsse,
Lui tâtant le pouls l'autre jour,
Un vieux Medecin de la Cour,

Recip

Recipé deux Dragmes d'amour,
 Avec trois grains de jalousie :
 Un vieux Medecin de la Cour,
 Disoit à Dame Cramoisie.

Aux Timides.

Vous ne tenez le droit chemin,
 Jeunes tendrons, ne vous déplaîse,
 Pour goûter du fruit masculin,
 Vous ne tenez le droit chemin ;
 Lisez l'Agnès de Poquelin, *
 C'est un exemple qui déniaise ;
 Vous ne tenez le droit chemin,
 Jeunes tendrons, ne vous déplaîse.

Aux Hardies.

O le grand train que vous irez,
 Pour peu qu'on vous lâche la bride :
 Quels fauts ! quels pas démesurez !
 O le grand train que vous irez !
 O que de chemin vous ferez,
 Peu scrupuleuse, & moins timide.
 O le grand train que vous irez
 Pour peu qu'on vous lâche la bride !

* C'est le nom propre de Moliere.

E Le

98 MERCURE DE FRANCE.

Excusez , Belles, que j'oublie ,

Le fâcheux état où je suis :

Si j'échappe à ma maladie ,

Je vous contenterai toutes , si je le puis.

Déjà ma Gouvernante, au gîte comme un
Lievre ,

Me remet sur le traversin ,

Et j'apperçois mon Medecin ,

Qui me vient annoncer la fièvre ,

En bon Grec & meilleur Latin.

DE SENECE.



EXTRAIT d'une Lettre écrite de Normandie le 2. Novembre 1727. au sujet d'un Mémoire sur les Eaux Minerales de S. Sauveur-le-Vicomte , imprimé dans le Mercure du mois d'Août dernier.

L'Auteur du Mémoire qui vous a été adressé sur les Eaux Minerales de S. Sauveur-le-Vicomte, dit qu'on en découvrit la Source, il y a environ 25. ans, il y en a déjà plus de cinquante. Il ajoute que cette Source fut bouchée autrefois, parce que des personnes mal intentionnées y venoient de nuit apporter des immondices.

mondices ; ce qui fit , dit-il , décrier ces Eaux : cela est vrai ; mais l'Auteur du Mémoire pouvoit fort bien se dispenser de parler des S^{rs} Des-Maites Danvert , & Poirier de Tailloped , comme Promoteurs de cette action ; c'est vouloir ternir leur mémoire , & remuer mal-à-propos leurs cendres. Au reste , sans trop pénétrer dans le dessein de celui des deux Seigneurs qui fit boucher cette Fontaine , on ne peut présumer qu'il ne le fit que parce que , selon les apparences , les Eaux devinrent abandonnées , désertes & odieuses , à cause de tout ce qu'on y faisoit autrefois , comme encore aujourd'hui. Cela n'empêche cependant point qu'on n'y vienne de toutes parts , & elles sont en si grande réputation , qu'on y vient même d'Angleterre. C'est encore contre la vérité qu'elle ne fut débouchée qu'après le décès de ces Messieurs , car elle l'avoit été dès leur vivant , & même plusieurs années avant leur mort , & ce fut même , dit-on , M. de Launey Jourdan , Seigneur du lieu , qui la fit déboucher de son propre mouvement , & qui fit construire cette Fontaine que nous avons aujourd'hui : car auparavant ce n'étoit qu'un creux , d'où se formoit un fort petit ruisseau. On a encore découvert à soixante pas ou environ de la Fontaine dont on vient de parler , un

E ij creux

creux d'où sort avec un peu de rapidité une autre nouvelle Source d'Eau Minerale, qu'on prétend être encore plus pesante & par conséquent beaucoup meilleure que la précédente. On fait espérer que les personnes de distinction du Pays y feront construire une Fontaine, & qu'on pourra y travailler au Printemps.

L'Auteur du Mémoire s'est encore trompé, en situant S. Sauveur-le-Vicomte sur la Riviere d'Oise; s'il y eût fait attention, il eût trouvé que c'est la Riviere Douve, qui passe devant ce Bourg, ce qui lui donne de l'agrément; l'air qu'on y respire est très-sain. C'est un des plus anciens Bourgs de la Province, mais tout ruiné par les anciennes guerres. Il y a à l'entrée de ce Bourg une Abbaye de Benedictins non-Réformez, qui est fort recommandable par son antiquité, quoique d'une structure très-simple. Néel-le-Vicomte en est le Fondateur, c'étoit un des plus puissans Seigneurs du Pais, qui vivoit du temps de Guillaume le Conquerant, Duc de Normandie, en 1040. Il y a dans ce Bourg une large rue sous terre qui conduit du Château à l'Abbaye, & une autre plus petite qui passe sous la Riviere Douve, & qui conduit au Château de Nehou. C'est dans cette Paroisse de S. Sauveur-le-Vicomte qu'est

encore

encore le Haras, autrefois si fameux, & tant vanté pour les beaux Chevaux qu'on en tiroit. On le place communément dans le Canton appelé vulgairement Orville, écarté du Bourg environ d'un quart de lieuë.

*Explication de la premiere Enigme du
Mercur de Decembre, premier volume.*

POuvez-vous ignorer le sujet de ma peine !
 Helas ! je vous aime, Climene,
 Mes yeux, mes languens, mes soupirs,
 Mes tourmens & mes déplaisirs,
 Devroient vous rendre plus humaine,
 Et vous ne m'en traitez qu'avec plus de cou-
 roux ;
 Les Antres & les Bois sont moins cruels que
 vous :
 Quand je dis aux Forêts ma passion extrême,
 Quand je dis, en songeant à vos attraits si
 doux,
 Je vous aime, l'Echo me répond, je vous aime.

Par M. l'Affichard C. A. D. L. O. S.

On a dû expliquer les deux au-
 E iij tres

Enigmes du même Volume, par le *Papier & la Table*, & les deux du second, par le *Fourreau d'Épée & la Tabatière*.

Voici douze nouvelles Enigmes d'une très-bonne main, que nous donnons pour régaler ceux qui se font un amusement de ces petits Poèmes, lesquels nous ont paru très-ingénieusement tournez. On en donnera l'explication dans le *Mercuré de Février*, ainsi que du *Logogryphe*, inséré à la page 2988. du second volume de *Décembre*.



PREMIERE ENIGME.

JE suis grand ou petit, & ma taille varie,
Et je n'ai cependant ni plus ni moins qu'un
ped.

Qui m'a, ne fait pas grande enyie,

Qui ne m'a pas fait grand pitié.

Deuxième Enigme.

QUoique sœurs, nous marchons en des
rangs inégaux :

De sept freres amis nous sommes la figure :

Interpretes de la Nature,

Nous

Nous ſçavons exprimer & les biens & les
maux :

Le Signal qui d'abord nous ouvre la barriere,
Sert à nous imposer les loix
Prescrites à notre carrière :

Le tems regle le Sceptre en la main de nos
Rois.

Troisième Enigme.

J'Ai vû, j'en suis témoin croïable,

Un jeune enfant armé d'un fer vainqueur,
Le bandeau sur les yeux, tenter l'affaut d'un
cœur,

Aussi peu sensible qu'aimable.

Bientôt après, le front élevé dans les airs,

L'Enfant tout fier de sa victoire,

D'une voix triomphante en celebrait la gloire,
Et sembloit pour témoin vouloir tout l'U-
nivers,

Quel est donc cet enfant dont j'admirai l'au-
dace ?

Ce n'étoit pas l'Amour. Cela vous embarrasse.

Quatrième Enigme.

Nous sommes un peuple de freres,

Sans mere la plûpart, & nez de divers peres,

Chargez d'un different emploi,

E iij Nous

Nous parlons différent langage :

L'un se plaint , l'autre rit , l'un est fou , l'autre sage ,

L'un superstitieux , l'autre sans foi ni loi.

Nous devenons par divers stratagèmes ,

Nains ou géans , en demeurant les mêmes,

Nous sommes nos propres ayeux ,

Renaissans de nous même encor plus glorieux.

Nous querellons les Rois sans craindre leur puissance ,

Nous les flattons sans esperance ,

Et sans lumière , vrais Docteurs ,

Vertueux sans vertu , sans malice , imposteurs :

Nous sommes à la fois bonne & mauvaise engeance.

Jouïets des aveugles Mortels ,

En opprobre , en honneur , au gré de leur caprice.

Tel de nous a reçu l'encens & des Autels ,

Qui perit du dernier supplice.

Cinquième Enigme.

JE garde un grand trésor. Pour qui je n'en sçai rien ;

Mais enfin , qui que ce puisse être ,

Je

Je ne jouïrai de mon bien ,
Que lorsqu'un autre en sera maître ,

Sixième Enigme.

Recelant dans mon sein une ardente ma-
tiere ,
Je parcours un Pays à Morphée engagé ;
Et qui me suit m'est obligé ,
De l'avoir bien voulu parcourir la premiere.

Septième Enigme.

JE tiens table ouverte , où j'invite
Le gourmand & le délicat ;
Je rends le monde parasite ;
Et le galant homme & le fat ,
Sans distinction de mérite ,
Mettent chez moi la main au plat.

Huitième Enigme.

Quelque secours de moi que vous deviez
attendre ,
Craignez les *qui pro quo* que quelquefois je
fais ,
Comprant comme Titus mes jours par mes
bienfaits ,
Je coûte à l'Univers plus de sang qu'Alexan-
dre.

E u Non-

Neuvième Enigme.

DES Plantes ou des Animaux,
 Je prends ma première origine,
 Je recueille un des fruits des chagrins & des
 maux.

On me confie encor d'autres dépôts,
 Dont je cache aux regards la garde clandestine,
 Ma Conquête est souvent un des premiers ex-
 ploits,

D'un genre de vaillants que l'on n'estime
 guere;

Et dans certaine Cour que le monde revere,
 Je nomme les Mères des Rois.

Dixième Enigme.

NOUS sommes deux bonnes Ser-
 vantes,

Sans humeur & sans volonté;

Très-ressemblantes d'un côté,

Mais par l'autre très-différentes.

Au premier tour de main nous vous obéi-
 sons,

Bonnes pour le besoin, bonnes pour le dé-
 lèze,

Nous ne rendons chacune qu'un service;
 Mais

Mais cent fois en un jour nous le recommen-
çons.

Onzième Enigme.

VOilà quel je suis à peu près ;
De bout sur mille pieds, je porte cinq cens
rêtes.

Que de gens me donnent des fêtes ;
Pour me mettre en leurs intérêts.

De leur fortune alors je gouverne la rouë ;

Je mets la honte ou l'honneur sur leur
front.

Qu'on me respecte, & qu'on me loüe,
Puisque j'ai dans mes mains & la gloire & l'af-
front.

Douzième Enigme.

JE suis l'enfant & le Roi de la Terre ;
Autrefois j'ai servi le Maître du Tonnerre ;

Mais de mille attributs que j'ai,

Celui-ci peut suffire à me faire connoître ;

Tant que chez mon Patron je demeure en
gagé.

Je lui suis inutile & dangereux peut-être ;

Je ne rends service à mon Maître.

Que quand j'en reçois mon congé.



NOUVELLES LITTERAIRES

DES BEAUX ARTS, &c.

BIBLIOTE'QUE GERMANIQUE, OU Histoire Litteraire de l'Allemagne & des Pais du Nord, *in 12. de Cicero, de 264. pages, Juillet, Aoust, Septembre 1720. Tome premier. A Amsterdam, chez Pierre Humbert, 1720.*

Une assez courte Préface, mise à la tête du premier Volume, nous apprend que cette Bibliothèque Germanique est l'ouvrage de l'émulation : Que l'applaudissement que le Public a donné à la Bibliothèque Angloise, a fait naître l'envie à quelques personnes de Lettres de Berlin, & d'autres endroits des Etats du Roy de Prusse, de rendre compte en François d'un grand nombre de Pieces importantes & curieuses, qui s'impriment journellement en Allemagne, & qui ne passent presque point dans les Pais Etrangers ; parce qu'on n'en rend compte qu'en Latin, ou en Allemand ; & que quelquefois même il n'en est fait mention en aucune Langue. Ceux qui ont formé ce dessein, continuë l'Auteur, peuvent d'autant mieux

mieux l'exécuter, que non-seulement ils possèdent les trois Langues dans lesquelles sont écrites la plûpart des Pièces qui entreront dans ce Journal ; mais qu'ils ont encore l'avantage de travailler sous la direction de M. Lefant, qui étant le premier Auteur de ce projet, veut bien revoir les Extraits, & communiquer lui-même les Pièces de sa façon.

Toutes les personnes équitables conviendront de ce que l'Auteur de la Préface ajoute : Que l'Allemagne est aussi féconde, qu'aucun País de l'Europe, en bons esprits & en sçavans, qui cultivent avec beaucoup de soin toutes les Sciences, les Langues ; & surtout les Langues Orientales, la Philosophie & les Mathématiques ; les Humanitez, & en general les belles Lettres.

L'Auteur fait en raccourci le Plan de son Journal, qui paroît tous les trois mois, & qu'on continuë de goûter, par les Pièces & les recherches curieuses & sçavantes qu'on y trouve. Il marque qu'on s'attachera particulièrement aux Traitez Académiques les plus curieux : que l'on y inserera quelquefois des Dissertations manuscrites ou Anecdotes, & que celles qui ne seront pas Françaises, seront traduites en cette Langue, ou que du moins on en donnera une idée claire. Il a soin, sur tout, d'a-

venir,

vertir, qu'il ne recevra, ni les Satyres personnelles, ni les invectives, ni les Ecrits aigres & propres à mettre la désunion dans la République des Lettres : les Controverses de Religion n'y auront, dit-il, que fort peu de part. Ce ne sera pas un petit mérite à l'Auteur, s'il tient exactement sa parole sur cet article.

T O M E I. Ce premier Volume, qui comprend les mois de Juillet, Aoust, & Septembre 1720. présente dans le troisième Article plusieurs Dissertations de M. Jean Fabrice, sous le titre de *Amanitates Theologicae*, &c. imprimées à Helmstadt en 1699. Volume in 4°. pages 802. L'une de ces Dissertations qui nous a paru plus curieuse que les autres, traite des Erreurs des Peintres sur l'Histoire Sacrée.

Nous remarquerons deux ou trois de ces Erreurs relevées par M. Fabrice, en commençant par celle qui regarde la fuite d'Agar avec Ismaël son Fils.

On le représente ordinairement, & bien des gens sont dans cette prévention, comme un Enfant de quelques mois, ou de quelques années au plus ; il avoit néanmoins dix-huit, ou, pour le moins, seize ans dans le tems de sa fuite ; comme le remarque S. Augustin, *quæst. 53.* sur la Genèse. Il faut, dit M. Fabrice, accommoder à cet âge les expressions de l'Auteur sacré.

De

JANVIER. 1728. rrr

De cette erreur passons à celle où tombent la plûpart des Peintres, en voulant représenter les Anciens épris d'amour pour Suzanne. On les dépeint communément avec des cheveux blancs, des lunettes, tous tremblans de vicillesse, & plus semblables à des Squeletes qu'à des hommes. Ils ont été trompez par le titre d'Anciens, qui leur est donné, faute d'avoir sçû, que le nom d'*Ancien*, dans le stile de l'Écriture Sainte, & dans les Auteurs profanes, est un nom de dignité, aussi bien que d'âge. C'est ce qui paroît par ce qui est dit dans le *Verset 5.* qu'ils furent créez Juges l'année que cet aventure leur arriva : d'ailleurs la bienséance est fort choquée de voir représenter comme des Vieillards dans la décrépitude, des gens qui couroient après Suzanne avec tant d'agilité.

Nous finissons ce que nous avons à dire sur cette Dissertation, en exposant aux yeux des Lecteurs les fautes de ceux qui en peignant le Baptême de J.C. représentent Jean-Baptiste versant de l'eau sur la tête du Sauveur. Le mot même de *Baptême*, marque qu'il se faisoit par immersion. Et à l'égard de Jean-Baptiste en particulier, il paroît clairement qu'il baptisoit de la sorte ; puisqu'il cherchoit les lieux où il y avoit beaucoup d'eau.

Nous

112 MERCURE DE FRANCE:

Nous terminerons par-là cet Article, afin de pouvoir dire quelque chose des autres. Mais auparavant nous croyons être obligez d'observer, que l'Auteur auroit bien fait de ne point adopter, comme il fait, certains traits satyriques, uniquement fondez sur la haine & sur la médifance, & qui sentent extrêmement l'esprit de parti en fait de Religion: tel est, par exemple, le conte qu'on trouve page 187. dans l'Extrait qu'il fait du Livre d'Hildebrand sur les Mariages des Anciens Chrétiens, &c.

Lettre de l'Electeur du *Poggiana* à M. de la Motte, pour servir de Supplément à cette Piece.

Dissertation Inaugurale & Juridique touchant le *Concubinage*, soutenu avec le consentement de la Faculté de Droit, sous M. Thomafius, par Erhard Jules Kiechel.

Traité sur le Mariage des Anciens chrétiens par Joachim Hildebrand, D^octeur & Professeur en Théologie.

Lettre de M. Lenfant à M. Des Vignoles, pour prouver contre M. Bayle, que les Payens croyoient, qu'il falloit demander la sagesse aux Dieux.

Dissertation de M. Pfaff, Professeur en Théologie, sur les points fondamentaux de la Foi Chrétienne.

Mémoire